

**LE DEUXIÈME SEXE
DE SIMONE DE BEAUVOIR**

Extraits

Quand j'emploie le mot femme... il faut sous-entendre « dans l'état actuel de l'éducation et des mœurs ». (tome II)

« Si on veut tenter d'y voir plus clair [sur le sujet de la soumission féminine], il faut sortir de ces ornières ; il faut refuser les vagues notions de supériorité, infériorité, égalité qui ont perverti toutes les discussions. » (tome I, p. 31)

« L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui ; elle n'est pas considérée comme un être autonome. (...) Et elle n'est rien d'autre que ce que l'homme en décide ; ainsi on l'appelle « le sexe », voulant dire par là qu'elle apparaît essentiellement au mâle comme un être sexué : pour lui elle est sexe, donc elle l'est absolument. Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. **Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre.** » (tome I, p. 21)

« **La perspective que nous adoptons est celle de la morale existentialiste.** Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance ; il n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés ; il n'y a d'autre justification de l'existence présente que son expansion vers un avenir indéfiniment ouvert. Chaque fois que la transcendance retombe en immanence il y a dégradation de l'existence en « en soi », de la liberté en facticité ; cette chute est une faute morale si elle est consentie par le sujet ; si elle lui est infligée, elle prend la figure d'une frustration et d'une oppression ; elle est dans les deux cas un mal absolu. Tout individu qui a le souci de justifier son existence éprouve celle-ci comme un besoin indéfini de se transcender.

Or, **ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain, une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme l'Autre** : on prétend la figer en objet et la vouer à l'immanence, puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine. Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours comme l'essentiel et les exigences d'une situation qui la constitue comme inessentielle.

Comment dans la condition féminine peut s'accomplir un être humain ? Quelles voies lui sont ouvertes ? Lesquelles aboutissent à des impasses ? Comment retrouver l'indépendance au sein de la dépendance ? Quelles circonstances limitent la liberté de la femme et peut-elle les dépasser ? Ce sont là les questions fondamentales que nous voudrions élucider. C'est dire que nous intéressant aux chances de l'individu, nous ne définirons pas ces chances en termes de bonheur, mais en termes de liberté. » (tome I, p. 33-34)

Le problème

« Assurément la femme est comme l'homme un être humain : mais une telle affirmation est abstraite ; le fait est que tout être humain concret est toujours singulièrement situé. Refuser les notions d'éternel féminin, d'âme noire, de caractère juif, ce n'est pas nier qu'il y ait aujourd'hui des Juifs, des Noirs, des femmes : cette négation ne représente pas pour les intéressés une libération, mais une fuite inauthentique. Il est clair qu'aucune femme ne peut prétendre sans mauvaise foi se situer par-delà son sexe. (...) Et en vérité il suffit de se promener les yeux ouverts pour constater que l'humanité se partage en deux catégories d'individus dont les vêtements, le visage, le corps, les sourires, la démarche, les intérêts, les occupations sont manifestement différents : peut-être ces différences sont-elles superficielles, peut-être sont-elles destinées à disparaître. Ce qui est certain c'est que pour l'instant elles existent avec une éclatante évidence.

Si sa fonction de femelle ne suffit pas à définir la femme, si nous refusons aussi de l'expliquer par « l'éternel féminin » et si cependant nous admettons que, fût-ce à titre provisoire, il y a des femmes sur terre, nous avons donc à nous poser la question : **qu'est-ce qu'une femme ?**

L'énoncé même du problème me suggère aussitôt une première réponse. Il est significatif que je le pose. Un homme n'aurait pas idée d'écrire un livre sur la situation singulière qu'occupent dans l'humanité les mâles. (...) Un homme ne commence jamais par se poser comme un individu d'un certain sexe : qu'il soit homme, cela va de soi. »

La thèse : l'Autre de l'homme

« La catégorie de l'Autre est aussi originelle que la conscience elle-même. (...) L'altérité est une catégorie fondamentale de la pensée humaine. Aucune collectivité ne se définit jamais comme Une sans immédiatement poser l'Autre en face de soi. Il suffit de trois voyageurs réunis par hasard dans un même compartiment pour que tout le reste des voyageurs deviennent des « autres » vaguement hostiles. (...) À la fin d'une étude approfondie sur les diverses figures des sociétés primitives Lévi-Strauss a pu conclure : *« Le passage de l'état de Nature à l'état de Culture se définit par l'aptitude de la part de l'homme à penser les relations biologiques sous la forme de systèmes d'oppositions : la dualité, l'alternance, l'opposition et la symétrie, qu'elles se présentent sous des formes définies ou des formes floues, constituent moins des phénomènes qu'il s'agit d'expliquer que les données fondamentales et immédiates de la réalité sociale. »* Ces phénomènes ne sauraient se comprendre si la réalité humaine était exclusivement un *mitsein* [être avec] basé sur la solidarité et l'amitié. Ils s'éclairent au contraire si **suivant Hegel, on découvre dans la conscience elle-même une fondamentale hostilité à l'égard de toute autre conscience ; le sujet ne se pose qu'en s'opposant : il prétend s'affirmer comme l'essentiel et constituer l'autre en inessentiel, en objet.**

Seulement l'autre conscience lui oppose une prétention réciproque. (...) Comment donc se fait-il qu'entre les sexes cette réciprocité n'ait pas été posée, que l'un des termes se soit affirmé comme le seul essentiel, niant toute relativité par rapport à son corrélatif, définissant celui-ci comme l'altérité pure ?

Aucun sujet ne se pose d'emblée et spontanément comme l'inessentiel ; ce n'est pas l'Autre qui se définissant comme Autre définit l'Un : il est posé comme Autre par l'Un se posant comme Un. Mais pour que le retournement de l'Autre à l'Un ne s'opère pas, il faut qu'il se soumette à ce point de vue étranger. **D'où vient en la femme cette soumission ? (...) C'est qu'elles n'ont pas les moyens concrets de se rassembler en une unité qui se poserait en s'opposant.** Elles n'ont pas de passé, d'histoire, de religion qui leur soit propre ; et elles n'ont pas comme les prolétaires une solidarité de travail et d'intérêts ; il n'y a pas même entre elles cette promiscuité spatiale qui fait des Noirs d'Amérique, des Juifs des ghettos, des ouvriers de Saint-Denis ou des usines Renault une communauté. **Elles vivent dispersées parmi les hommes, rattachées par l'habitat, le travail, les intérêts économiques, la condition sociale à certains hommes – père ou mari – plus étroitement qu'aux autres femmes.** Bourgeoises elles sont solidaires des bourgeois et non des femmes prolétaires ; blanches des hommes blancs et non des femmes noires. (...) **Le lien qui l'unit à ses oppresseurs n'est comparable à aucun autre.** » (tome I, p. 21-22)

« **Législateurs, prêtres, philosophes, écrivains, savants se sont acharnés à démontrer que la condition subordonnée de la femme était voulue dans le ciel et profitable à la terre.** Les religions forgées par les hommes reflètent cette volonté de domination : dans les légendes d'Ève, de Pandore, ils ont puisé des armes. Ils ont mis la philosophie, la théologie à leur service comme on a vu par les phrases d'Aristote, de saint Thomas que nous avons citées. Depuis l'Antiquité, satiristes et moralistes se sont complu à faire le tableau des faiblesses féminines. » (tome I, p. 26)

« On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. » (tome II, première phrase)

Pour que la fille devienne femme ou l'apprentissage de la hiérarchie

« En tant qu'il existe pour soi **l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié.** Chez les filles et les garçons, le corps est d'abord le rayonnement d'une subjectivité, l'instrument qui effectue la compréhension du monde : c'est à travers les yeux, les mains, non par les parties sexuelles qu'ils appréhendent l'univers. Le drame de la naissance, celui du sevrage se déroulent de la même manière pour les nourrissons des deux sexes ; ils ont les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs ; la succion est d'abord la source de leurs sensations les plus agréables ; puis ils passent par une phase anale où ils tirent leurs plus grandes satisfactions des fonctions excrétoires qui leur sont communes ; leur développement génital est analogue ; ils explorent leur corps avec la même curiosité et la même indifférence ; du clitoris et du pénis ils tirent un même plaisir incertain (...). Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée. » (t. II, p. 14)

« **Les petites filles vont d'abord apparaître comme privilégiées.** Un second sevrage, moins brutal, plus lent que le premier, soustrait le corps de la mère aux étreintes de l'enfant ; mais c'est aux garçons surtout qu'on refuse peu à peu baisers et caresses ; quant à la fillette, on continue à la cajoler, on lui permet de vivre dans les jupes de sa mère, le père la prend sur ses genoux et flatte ses cheveux ; on l'habille avec des robes douces comme des baisers, on est indulgent à ses larmes et à ses caprices, on la coiffe avec soin, on s'amuse de ses mines et de ses coquetteries : des contacts charnels et des regards complaisants la protègent contre l'angoisse de la solitude. Au petit garçon au contraire, on va interdire la même coquetterie ; ses manœuvres de séduction, ses comédies agacent. « Un homme ne demande pas qu'on l'embrasse... Un homme ne se regarde pas dans les glaces... Un homme ne pleure pas », lui dit-on. (...) On persuade l'enfant que **c'est à cause de la supériorité des garçons qu'il leur est demandé davantage** ; pour l'encourager dans le chemin difficile qui est le sien, on lui insuffle l'orgueil de la virilité. » (t. II, p. 17)

« **Ainsi les femmes, quand une enfant leur est confiée, s'attachent, avec un zèle où l'arrogance se mélange à la rancune, à la transformer en une femme semblable à elles.** Et même une mère généreuse, qui cherche sincèrement le bien de son enfant, pensera d'ordinaire qu'il est plus prudent de faire d'elle une « vraie femme » puisque c'est ainsi que la société l'accueillera le plus aisément. » (t. II, p. 31)

« Aujourd'hui, grâce aux conquêtes du féminisme, il devient de plus en plus normal de l'encourager à faire des études, à s'adonner aux sports ; mais on lui pardonne plus volontiers qu'au garçon d'y mal réussir ; on lui rend plus difficile la réussite en exigeant d'elle un autre genre d'accomplissement : **du moins veut-on qu'elle soit aussi une femme, qu'elle ne perde pas sa féminité.** » (t. II, p. 31)

« **La hiérarchie des sexes se découvre d'abord à elle dans l'expérience familiale** ; elle comprend peu à peu que si l'autorité du père n'est pas celle qui se fait le plus quotidiennement sentir, c'est elle qui est souveraine ; elle ne revêt que plus d'éclat du fait qu'elle n'est pas galvaudée ; même si c'est en fait la mère qui règne en maîtresse dans le ménage, elle a d'ordinaire l'adresse de mettre en avant la volonté du père ; dans les moments importants, c'est en son nom et à travers lui qu'elle exige, qu'elle récompense ou punit. La vie du père est entourée d'un mystérieux prestige : les heures qu'il passe à la maison, la pièce où il travaille, les objets qui l'entourent, ses occupations, ses manies ont un caractère sacré. C'est lui qui nourrit la famille, il en est le responsable et le chef. Habituellement il travaille dehors et c'est à travers lui que la maison communique avec le reste du monde : il est l'incarnation de ce monde aventureux, immense, difficile et merveilleux ; il est la transcendance, il est Dieu¹. » (t. II, p. 38)

« Tout contribue à confirmer aux yeux de la fillette cette hiérarchie. Sa culture historique, littéraire, les chansons, les légendes dont on la berce sont une exaltation de l'homme. Ce sont les hommes qui ont fait la Grèce, l'Empire romain, la France et toutes les nations, qui ont découvert la terre et inventé les instruments permettant de l'exploiter, qui l'ont gouvernée, qui l'ont peuplée de statues, de tableaux, de livres. (...) Dans les romans d'aventures ce sont les garçons qui font le tour du monde, qui voyagent comme marins sur des bateaux, qui se nourrissent dans la jungle du fruit de l'arbre à pain. **Tous les événements importants arrivent par les hommes.** La réalité confirme ces romans et ces légendes. Si la fillette lit les journaux, si elle écoute la conversation des grandes personnes, elle constate qu'aujourd'hui comme autrefois les hommes mènent le monde. Les chefs d'État, les généraux, les explorateurs, les musiciens, les peintres qu'elle admire sont des hommes ; ce sont des hommes qui font battre son coeur d'enthousiasme. » (t. II, p. 40-41)

« Elle apprend que pour être heureuse, il faut être aimée ; pour être aimée, il faut attendre l'amour. » (t. II, p. 43)

« La suprême nécessité pour la femme, c'est de charmer un coeur masculin. » (t. II, p. 44).

« **Le mot « amour** » n'a pas du tout le même sens pour l'un et l'autre sexe et c'est là une source des graves malentendus qui les séparent. (...) Des hommes ont pu être à certains moments de leur existence des amants passionnés, mais il n'en est pas un qu'on puisse définir comme « un grand amoureux » ; dans leurs emportements les plus violents, ils n'abdiquent jamais totalement ; même s'ils tombent à genoux devant leur maîtresse, ce qu'ils souhaitent encore, c'est la posséder, l'annexer ; ils demeurent au coeur de leur vie comme des sujets souverains ; la femme aimée n'est qu'une valeur parmi d'autres ; ils veulent l'intégrer à leur existence, non engloutir en elle leur existence entière. Pour la femme au contraire, l'amour est une totale démission au profit d'un maître. (...) En vérité, ce n'est pas d'une loi de la nature qu'il s'agit. C'est la différence de leur situation qui se reflète dans la conception que l'homme et la femme se font de l'amour. » (t. II, p. 540).

« Son élan spontané vers la vie, son goût du jeu, du rire, de l'aventure, amènent la fillette à trouver le cercle maternel étroit, étouffant. Elle voudrait échapper à l'autorité de sa mère. C'est une autorité qui s'exerce de manière beaucoup plus quotidienne et intime que celle que doivent accepter les garçons. Rares sont les cas où elle est aussi compréhensive et discrète que chez cette « Sido » que Colette a peinte avec amour. » (t. II, p. 47)

« C'est pour la même raison qu'elle est capricieuse ; les fantasmes que nous formons, les images dont nous nous berçons sont contradictoires : seule l'action unifie la diversité du temps. La jeune fille n'a pas de véritable volonté mais des désirs et elle saute de l'un à l'autre avec incohérence. Ce qui rend ses inconséquences parfois dangereuses, c'est qu'en chaque moment, ne s'engageant qu'en songe, elle

1 « Sa personne généreuse m'inspirait un grand amour et une peur extrême... », dit Mme de Noailles en parlant de son père. « D'abord il m'étonnait. Le premier homme étonne une petite fille. Je sentais bien que tout dépendait de lui. »

s'engage tout entière. Elle se situe sur un plan d'intransigeance, d'exigence ; elle a le goût du définitif et de l'absolu : faute de disposer de l'avenir, elle veut atteindre l'éternel. « Je n'abdiquerai jamais. J'ai besoin de préférer ma vie pour l'accepter. », écrit Marie Lenéru. À ce mot fait écho l'Antigone d'Anouilh : « Je veux tout, tout de suite. » Cet impérialisme enfantin ne peut se rencontrer que chez un individu qui rêve son destin : le rêve abolit le temps et les obstacles, il a besoin de s'exaspérer pour compenser son peu de réalité ; quiconque a de véritables projets connaît une finitude qui est le gage de son pouvoir concret. La jeune fille veut *tout* recevoir parce qu'ils n'y a *rien* qui dépende d'elle. » (t. II, p. 129)

La cellule familiale

« L'homme reproche aux femmes leur dissimulation mais il faut beaucoup de complaisance pour se laisser duper avec tant de constance. La femme est vouée à l'immoralité parce que la morale consiste pour elle à incarner une inhumaine entité : la femme forte, la mère admirable, l'honnête femme, etc. Dès qu'elle pense, qu'elle rêve, qu'elle dort, qu'elle désire, qu'elle respire sans consigne, elle trahit l'idéal masculin. C'est pourquoi tant de femmes ne se laissent aller à « être elles-mêmes » qu'en l'absence de leur mari. » (t. II, p. 310)

« Le sort des femmes est d'autant plus dur qu'elle sont plus pauvres et surchargées de besogne ; il s'éclaire quand elles ont à la fois des loisirs et des distractions. Mais ce schéma : ennui, attente, déception, se retrouve dans bien des cas. » (t. II, p. 313)

« Le drame du mariage, ce n'est pas qu'il n'assure pas à la femme le bonheur qu'il lui promet – il n'y a pas d'assurance sur le bonheur – c'est qu'il la mutile – il la voue à la répétition et à la routine. Les vingt premières années de la vie féminine sont d'une extraordinaire richesse ; la femme traverse les expériences de la menstruation, de la sexualité, du mariage, de la maternité ; elle découvre le monde et son destin. À vingt ans, maîtresse d'un foyer, liée à jamais à un homme, un enfant dans les bras, voilà sa vie finie pour toujours. Les vraies actions, le vrai travail sont l'apanage de l'homme : elle n'a que des occupations qui sont parfois harassantes mais qui ne la comblent jamais. On lui a vanté le renoncement, le dévouement ; mais il lui semble souvent fort vain de se consacrer « à l'entretien de deux être quelconques jusqu'à la fin de leur vie ». C'est très beau de s'oublier, encore faut-il savoir pour qui, pour quoi. Et le pire est que son dévouement même apparaît comme importun ; il se convertit aux yeux du mari en une tyrannie à laquelle il essaie de se soustraire ; et cependant c'est lui qui l'impose à la femme comme sa suprême, son unique justification ; en l'épousant il l'oblige à se donner tout entière ; il n'accepte pas l'obligation réciproque qui est d'accepter ce don. Le mot de Sophie Tolstoï : « Je vis par lui, pour lui, j'exige la même chose pour moi », est certainement révoltant ; mais Tolstoï exigeait en effet qu'elle ne vécût que pour lui et par lui, attitude que seule la réciprocité peut justifier. C'est la duplicité du mari qui voue la femme à un malheur dont il se plaint ensuite d'être lui-même victime. De même qu'au lit il la veut à la fois chaude et froide, il la réclame totalement donnée et cependant sans poids ; il lui demande de le fixer sur terre et de le laisser libre, d'assurer la répétition monotone des journées et de ne pas l'ennuyer, d'être toujours présente et jamais importune ; il veut l'avoir tout à lui et ne pas lui appartenir ; vivre en couple et demeurer seul. Ainsi dès le moment où il l'épouse il la mystifie. Elle passe son existence à mesurer l'étendue de cette trahison. » (*Le Deuxième sexe*, II, p. 320)

« En vérité, de même que biologiquement les mâles et les femelles ne sont jamais victimes l'un de l'autre mais tous ensemble de l'espèce, de même aussi **les époux subissent ensemble l'oppression d'une institution qu'ils n'ont pas créée**. Si l'on dit que *les hommes oppriment les femmes*, le mari s'indigne ; c'est lui qui se sent opprimé : il l'est ; mais le fait est que c'est le code masculin, c'est la société élaborée par les mâles et dans leur intérêt, qui a défini la condition féminine sous une forme qui est à présent pour les deux sexes une source de tourments. C'est dans leur intérêt commun qu'il faudrait modifier la situation en interdisant que le mariage soit pour la femme une « carrière ». » (*Le Deuxième sexe*, II, p. 324)

« Il faut remarquer d'ailleurs que la société si acharnée à défendre les droits de l'embryon se désintéresse des enfants dès qu'ils sont nés ; on poursuit les avorteuses au lieu de s'appliquer à réformer cette scandaleuse institution nommée Assistance publique ; on laisse en liberté les responsables qui en livrent les pupilles à des tortionnaires ; on ferme les yeux sur l'horrible tyrannie qu'exercent dans des « maisons d'éducation » ou dans des demeures privées les bourreaux d'enfants ; et **si on refuse d'admettre que le fœtus appartient à la femme qui le porte, en revanche on consent que l'enfant soit la chose de ses parents** ; dans la même semaine, on vient de voir un chirurgien se suicider parce qu'il était convaincu de manœuvres abortives et un père qui avait battu son fils presque à mort condamné à trois mois de prison *avec sursis*. Récemment un père a laissé mourir son fils du croup, faute de soins ; une mère a refusé d'appeler un médecin auprès de sa fille, au nom de son abandon inconditionné à la volonté divine : au cimetière, des enfants lui ont jeté la pierre ; mais quelques journalistes s'étant indignés, une cohorte d'honnêtes gens ont protesté que les enfants appartenaient aux parents, que tout contrôle étranger était inacceptable. »

« **La nature ne saurait jamais dicter de choix moral ; celui-ci implique un engagement.** Enfanter, c'est prendre un engagement ; si la mère ensuite s'y dérobe, elle commet une faute contre une existence humaine, contre une liberté, mais personne ne peut le lui imposer. Le rapport des parents aux enfants, comme celui des époux, devrait être librement voulu. Et il n'est pas même vrai que l'enfant soit pour la femme un accomplissement privilégié ; on dit volontiers d'une femme qu'elle est coquette, ou amoureuse, ou lesbienne, ou ambitieuse « faute d'enfant » ; sa vie sexuelle, les buts, les valeurs qu'elle poursuit seraient des succédanés de l'enfant. En fait, il y a primitivement indétermination : on peut dire aussi bien que c'est faute d'amour, faute d'occupation, faute de pouvoir assouvir ses tendances homosexuelles que la femme souhaite un enfant. C'est une morale sociale et artificielle qui se cache sous ce pseudo-naturalisme. Que l'enfant soit la fin suprême de la femme, c'est là une affirmation qui a tout juste la valeur d'un slogan publicitaire. » *Le Deuxième sexe*, II, p. 381.

« La famille n'est pas une communauté fermée sur soi : par-delà sa séparation elle établit des communications avec d'autres cellules sociales ; le foyer n'est pas seulement un « intérieur » dans lequel se confine le couple ; il est aussi l'expression de son standard de vie, de sa fortune, de son goût : il doit être exhibé aux yeux d'autrui. C'est essentiellement la femme qui ordonnera cette vie mondaine. L'homme est relié à la collectivité, en tant que producteur et citoyen, par les liens d'une solidarité organique fondée sur la division du travail ; le couple est une personne sociale, défini par la famille, la classe, le milieu, la race auxquels il appartient, rattaché par les liens d'une solidarité mécanique aux groupes qui sont situés socialement d'une manière analogue (...). » *Le Deuxième sexe*, II, p. 387

« **Le mariage, avons-nous vu, a comme corrélatif immédiat la prostitution.** Par prudence, l'homme vous son épouse à la chasteté mais il ne se satisfait pas du régime qu'il lui impose. (...) Un des arguments des esclavagistes américains en faveur de l'esclavage, c'est que les Blancs du Sud étant tous déchargés des besognes serviles pouvaient entretenir entre eux les relations les plus démocratiques, les plus raffinées ; de même l'existence d'une caste de « filles perdues » permet de traiter « l'honnête femme » avec le respect le plus chevaleresque. La prostituée est un bouc émissaire ; l'homme se délivre sur elle de sa turpitude et il la renie. Qu'un statut légal la mette sous une surveillance policière ou qu'elle travaille dans la clandestinité, elle est en tout cas traitée en paria. » *Le Deuxième sexe*, II, p. 425.

« En vérité, **dans un monde où sévissent misère et chômage, dès qu'une profession est ouverte, il y a des gens pour l'embrasser** : aussi longtemps qu'existeront la police, la prostitution, il y aura des policiers, des prostituées. » (t. II, p. 426)

« **Du jour où la femme consent à vieillir, sa situation change.** Jusqu'alors, elle était une femme encore jeune, acharnée à lutter contre un mal qui mystérieusement l'enlaidissait et la déformait ; elle devient un être différent, asexué mais achevé : une femme âgée. On peut considérer qu'alors la crise de son retour

d'âge est liquidée. Mais il n'en faudrait pas conclure qu'il lui sera dorénavant facile de vivre. Quand elle a renoncé à lutter contre la fatalité du temps, un autre combat s'ouvre : il faut qu'elle conserve une place sur terre.

C'est dans son automne, dans son hiver que la femme s'affranchit de ses chaînes ; elle prend prétexte de son âge pour éluder les corvées qui lui pèsent ; elle connaît trop son mari pour se laisser encore intimider par lui, elle élude ses étreintes, elle s'arrange à ses côtés – dans l'amitié, l'indifférence ou l'hostilité – une vie à elle ; s'il décline plus vite qu'elle, elle prend en main la direction du couple. Elle peut aussi se permettre de braver la mode, l'opinion ; elle se soustrait aux obligations mondaines, aux régimes et aux soins de beauté (...). Quant à ses enfants, ils sont assez grands pour se passer d'elle, ils se marient, ils quittent la maison. Déchargée de ses devoirs, elle découvre enfin sa liberté. Malheureusement dans l'histoire de chaque femme se répète le fait que nous avons constaté au cours de l'histoire de la femme : elle découvre cette liberté au moment où elle ne trouve plus rien à en faire. Cette répétition n'a rien d'un hasard : la société patriarcale a donné à toutes les fonctions féminines la figure d'une servitude ; la femme n'échappe à l'esclavage que dans les moments où elle perd toute efficacité. Vers cinquante ans, elle est en pleine possession de ses forces, elle se sent riche d'expériences ; c'est vers cet âge que l'homme accède aux plus hautes situations, aux postes les plus importants : quant à elle, la voilà mise à la retraite. On ne lui a appris qu'à se dévouer et personne ne réclame plus son dévouement. Inutile, injustifiée, elle contemple ces longues années sans promesses qui lui restent à vivre et elle murmure : « Personne n'a besoin de moi ! ». (t. II, p. 461)

« On enferme la femme dans une cuisine ou dans un boudoir, et on s'étonne que son horizon soit borné ; on lui coupe les ailes, et on déplore qu'elle ne sache pas voler. Qu'on lui ouvre l'avenir, elle ne sera plus obligée de s'installer dans le présent. » (t. II, p. 487)

« Il est donc aussi absurde de parler de « la femme » en général que de « l'homme » éternel. Et on comprend pourquoi toutes les comparaisons où l'on s'efforce de décider si la femme est supérieure, inférieure ou égale à l'homme sont oiseuses : leurs situations sont profondément différentes. Si l'on confronte ces situations mêmes, il est évident que celle de l'homme est infiniment préférable, c'est-à-dire qu'il a beaucoup plus de possibilités concrètes de projeter dans le monde sa liberté ; il en résulte nécessairement que les réalisations masculines l'emportent de loin sur celles des femmes : à celles-ci, il est à peu près interdit de rien *faire*. Cependant, confronter l'usage que dans leurs limites hommes et femmes font de leur liberté est a priori une tentative dépourvue de sens, puisque précisément ils en usent librement. Sous des formes diverses, les pièges de la mauvaise foi, les mystifications du sérieux les guettent les uns comme les autres ; la liberté est entière en chacun. Seulement du fait qu'elle demeure chez la femme abstraite et vide, elle ne saurait authentiquement s'assumer que dans la révolte : c'est là le seul chemin ouvert à ceux qui n'ont la possibilité de rien construire ; il faut qu'ils refusent les limites de leur situation et cherchent à s'ouvrir les chemins de l'avenir ; la résignation n'est qu'une démission et une fuite ; il n'y a pour la femme aucune autre issue que de travailler à sa libération.

Cette libération ne saurait être que collective, et elle exige avant tout que s'achève l'évolution économique de la condition féminine. Cependant il y a eu, il y a encore quantité de femmes qui cherchent solitairement à réaliser leur salut individuel. Elles essaient de justifier leur existence au sein de leur immanence, c'est-à-dire de réaliser la transcendance dans l'immanence. C'est cet ultime effort – parfois ridicule, souvent pathétique – de la femme emprisonnée pour convertir sa prison en un ciel de gloire, sa servitude en souveraine liberté que nous trouvons chez la narcissiste, chez l'amoureuse, chez la mystique. »

Vers la libération

« Il faudrait que le couple ne se considérât pas comme une communauté, une cellule fermée, mais que l'individu fût en tant que tel intégré à une société au sein de laquelle il pourrait s'épanouir sans secours ; alors il lui serait permis de créer en pure générosité des liens avec un autre individu également adapté à la collectivité, liens qui seraient fondés sur la reconnaissance de deux libertés. (...)

Quantité de nuances sont possibles dans les rapports d'un homme et d'une femme : dans la camaraderie, le plaisir, la confiance, la tendresse, la complicité, l'amour, ils peuvent être l'un pour l'autre la plus féconde source de joie, de richesse, de force qui se propose à un être humain. Ce ne sont pas les individus qui sont responsables de l'échec du mariage : c'est l'institution elle-même qui est originellement pervertie. » (tome II, p. 321)

« Le code français ne range plus l'obéissance au nombre des devoirs de l'épouse et chaque citoyenne est devenue une électrice ; ces libertés civiques demeurent abstraites quand elles ne s'accompagnent pas d'une autonomie économique ; la femme entretenue – épouse ou courtisane – n'est pas affranchie du mâle parce qu'elle a dans les mains un bulletin de vote ; si les mœurs lui imposent moins de contraintes qu'autrefois, ces licences négatives n'ont pas modifié profondément sa situation ; elle reste enfermée dans sa condition de vassale. **C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète.** Dès qu'elle cesse d'être une parasite, le système fondé sur sa dépendance s'écroule ; entre elle et l'univers, il n'est plus besoin d'un médiateur masculin. La malédiction qui pèse sur la femme vassale, c'est qu'il ne lui est permis de rien faire : alors elle s'entête dans l'impossible poursuite de l'être à travers le narcissisme, l'amour, la religion ; productrice, active, elle reconquiert sa transcendance ; dans ses projets elle s'affirme concrètement comme sujet ; par son rapport avec le but qu'elle poursuit, avec l'argent et les droits qu'elle s'approprie, elle éprouve sa responsabilité. Beaucoup de femmes ont conscience de ces avantages, même parmi celles qui exercent les métiers les plus modestes. (...) Cependant il ne faudrait pas croire que la simple juxtaposition du droit de vote et d'un métier soit une parfaite libération : le travail aujourd'hui n'est pas la liberté. C'est seulement dans un monde socialiste que la femme en accédant à l'un s'assurerait l'autre. **La majorité des travailleurs aujourd'hui sont des exploités.** D'autre part, la structure sociale n'a pas été profondément modifiée par l'évolution de la condition féminine ; ce monde qui a toujours appartenu aux hommes conserve encore la figure qu'ils lui ont imprimée. Il ne faut pas perdre de vue ces faits d'où la question du travail féminin tire sa complexité. (t. II, 586-587)

« **Le privilège que l'homme détient et qui se fait sentir dès son enfance, c'est que sa vocation d'être humain ne contrarie pas sa destinée de mâle.** Par l'assimilation du phallus et de la transcendance, il se trouve que ses réussites sociales ou spirituelle le douent d'un prestige viril. Il n'est pas divisé. Tandis qu'il est demandé à la femme pour accomplir sa féminité de se faire objet et proie, c'est-à-dire de renoncer à ses revendications de sujet souverain. C'est ce conflit qui caractérise singulièrement la situation de la femme affranchie. Elle refuse de se cantonner dans son rôle de femelle parce qu'elle ne veut pas se mutiler ; mais ce serait aussi une mutilation de répudier son sexe. (...) Une femme qui ne désire pas choquer, qui n'entend pas socialement se dévaluer doit vivre en femme sa condition de femme : très souvent sa réussite professionnelle même l'exige. Mais tandis que le conformisme est pour l'homme tout naturel – la coutume s'étant réglée sur ses besoins d'individu autonome et actif – il faudra que la femme qui est elle aussi sujet, activité, se coule dans un monde qui l'a vouée à la passivité. C'est une servitude d'autant plus lourde que les femmes confinées dans la sphère féminine en ont hypertrophié l'importance : de la toilette, du ménage, elles ont fait des arts difficiles. L'homme n'a guère à se soucier de ses vêtements ; ils sont commodes, adaptés à sa vie active, il n'est pas besoin qu'ils soient recherchés ; à peine font-ils partie de sa personnalité ; en outre, nul ne s'attend qu'il les entretienne lui-même : quelque femme bienveillante ou rémunérée le décharge de ce soin. La femme au contraire sait que quand on la regarde on ne la distingue pas de son apparence : elle est jugée, respectée, désirée à travers sa toilette. » (t. II, p. 592)

« **Une femme qui s'emploie à vivre est donc plus divisée que celle qui enterre sa volonté et ses désirs ;** mais elle n'acceptera pas qu'on lui offre celle-ci en exemple. C'est seulement en se comparant à l'homme qu'elle s'estimera désavantagée. (t. II, p. 595)

Ce qui est certain, c'est que jusqu'ici les possibilités de la femme ont été étouffées et perdues pour

l'humanité et qu'**il est grand temps dans son intérêt et dans celui de tous qu'on lui laisse enfin courir toutes ses chances.** (t. II, p. 631)

C'est au sein du monde donné qu'il appartient à l'homme de faire triompher le règne de la liberté ; pour remporter cette suprême victoire, il est entre autres nécessaire que par-delà leurs différenciations naturelles hommes et femmes affirment sans équivoque leur **fraternité.** (dernière phrase)